

Festival du Journal intime, Saint-Gildas de Rhuy, 21 au 23 Juin 2019

Lecture sur le thème Mai 68

Le cinquantenaire des événements de Mai 68, intervenu l'an dernier, a donné lieu à une impressionnante activité éditoriale avec la publication de nombreux témoignages, études et analyses. Mais on a recensé assez peu de documents sur le vif qui auraient été issus de journaux rédigés sur le moment même.

Les journaux publiés d'écrivains connus que nous avons retrouvés sont le plus souvent parisiens et en tout cas exclusivement masculins. Certains reflètent l'incompréhension sinon le mépris de personnalités arrivées. D'autres laissent apparaître des sentiments plus mêlés mais presque tous restent centrés sur le creuset parisien. C'est le grand apport des journaux inédits de personnes dites « ordinaires » et conservés à l'APA de donner à entendre d'autres types de voix, des voix de femmes, des voix de jeunes gens engagés dans le mouvement, des voix de provinciaux et de personnes issues du monde ouvrier.

Claude Michel Cluny

(1930-2015) poète, romancier, critique littéraire est notamment connu pour son imposant journal L'invention du temps, journal littéraire, publié depuis 2002 ; sur un ton, pour le moins acerbe, il donne sa vision du mouvement :

6 mai : L'agitation jusqu'alors bon-enfant des étudiants dégénère, et cela se produit d'une manière insidieuse. Y a-t-il volonté de provocation et de la part de qui ? Cet après-midi, les gardes-mobiles et diverses catégories de policiers couvrent les protestataires de nappes de gaz lacrymogène. Irrespirable, mais normal. Pourtant, place Saint-André-des-Arts que je traverse pour entrer chez moi, « les forces de l'ordre » sont l'arme au pied visiblement énervées. Quelque chose ne va plus : le jeu du chat et de la souris, si habituel, prend une dimension inquiétante. Les gens pourtant sont plus étonnés qu'inquiets.

11 Mai : Personne n'a compris que le régime rendait vulnérable son dixième anniversaire que la conférence internationale de l'avenue Kléber pour la paix au Vietnam devait auréoler. Il y a fort à parier, disais-je à Georges Lambichs que les Geismar et les Cohn-Bendit, après avoir craché dans la soupe trouveront table ouverte aux frais de la République. « Évidemment ! Tu as d'autant plus raison que les révolutions ne servent qu'à ça ! Elles ne servent qu'aux arrivistes. D'ailleurs, regarde le Directoire ! Regarde l'extraordinaire escamotage de 1848, c'est éclairant ! »

18 Mai : Aucun avion ne décolle plus semble-t-il ; j'annule mon voyage. J'avais demandé à un ami s'il n'avait pas envie d'aller en voiture passer deux semaines près de Tanger mais non, il préfère participer à cette pétaudière et voudrait m'entraîner dans un combat de titans : deux coteries d'écrivains se disputent le drapeau de la révolte. Révolte contre quoi ? S'ils ne sont pas contents de leur éditeur qu'ils en choisissent un autre, n'est-ce pas monnaie courante ? La Duras se prend pour Louise Michel. Elle campe dans le hall de la Société des Gens de Lettres, deux litrons de rouge dans son cabas. Bouffonnerie.

25 Mai : Je note encore en désordre. Sartre, je ne sais plus quel jour, est allé pontifier en

Sorbonne. Pas rassuré ; la foule était si dense qu'on ne respirait pas. Étudiants, curieux, hippies, journalistes... L'adulateur de Staline et de Mao était blême, pris entre la frousse et l'appel du grand soir intellectuel. Je n'ai pu accéder à l'amphi d'où il émergea, cornaqué pas à pas dans une presse de foire plus curieuse qu'exaltée. Autre image de Sartre : criant *la Cause du peuple* (tu parles !) debout sur une poubelle – emplie de ses œuvres ?

2 Juin : Les défilés de fin Mai ont fait voir les deux France dans la rue, celle des cocus et celle des prudents. Les uns ne savent pas ce qu'ils veulent, les autres savent ce dont qu'ils ne veulent pas et ceux-là emporteront le morceau. Il est trop tard pour les chacals de pouvoir souriant sur leurs crocs, à la Mitterrand. Mais c'est aussi le défilé des apprentis sorciers et celui des raisonnables ; les français refusent l'aventurisme anarchique. Élections ou référendum le Général l'emportera sur les trublions. Mais la « chienlit » a un prix que nous allons devoir payer.

4 Juin : Nous avons donc vécu une fronde qui, comme la première était une humeur de privilégiés. Qu'est ce que le fermier du Cantal ou l'apprenti serrurier ont pu penser de cet incroyable désordre ? Montboudif a calmé le jeu à Grenelle en arrosant d'une main les quémandeurs, puis remplissant bientôt de l'autre les pompes à essence. La bagnole rendue aux Veaux tout redevenait épatant dans le meilleur des mondes. Mais il va falloir un jour faire les comptes de l'économie et ceux de l'anarchie. Nous payerons toute cette foire très cher. Le monde à l'envers n'est drôle qu'au cirque.

Extrait de *Impostures : L'invention du temps, tome 3, Journal littéraire 1968-1973*, Editions de La Différence, 2014

Julien Green

Avec Julien Green on entendra une autre voix hostile, assez représentative des milieux traditionnels que les événements hérissent.

Green est né à Paris en 1900 de parents américains. Protestant, il se convertit à l'âge de seize ans au catholicisme. Considéré comme l'un des plus grands écrivains du siècle dernier, son œuvre témoigne d'une quête existentielle et d'une exigence littéraire sans compromis. Ses romans, Mont-Cinère, Adrienne Mesurat, Léviathan lui apportent la notoriété. Il a tenu son journal dès 1919 et jusqu'à sa mort en 1998.

21 mai – Ces heures de perplexité que nous vivons... S'il est vrai qu'une nouvelle société va naître, ce sera dans la douleur. *Francia dolet*, gémissait le Moyen Age. Elle enfante dans les affres. Je passe comme tout le monde de l'incertitude à l'optimisme. L'anxiété me rend à l'espoir, qui me rend à l'anxiété comme dans un jeu féroce. J'ai déjà connu des épreuves de ce genre. L'estomac barré, le plexus palpitant comme un cœur. Un livre du père Daniélou sur la Sainte trinité m'a aidé à traverser tout cela.

25 mai – On s'attend que le clergé nous prêche la charité fraternelle, le pardon des injures, la paix évangélique, mais non, à la T.V. il se trouve un certain clergé pour crier : « Vive la révolution ! » parce qu'il veut éperdument suivre ce mouvement tout puissant qui risque de l'emporter s'il n'est pas d'accord avec le nombre. Alors il applaudit comme l'a fait dimanche dernier un évêque. Il ne condamne pas la violence, ne désire pas la réconciliation, il se discrédite aux yeux de beaucoup.

26 mai – Ce qu'on appelle le petit écran est la fenêtre par laquelle le diable nous dit bonjour. Ces images des émeutes resteront, je crois, à jamais inoubliables dans la mémoire de nombreux spectateurs. La rage, la haine, plus de soixante-dix arbres abattus ou coupés pour faire des

barricades, les cris des blessés, l'éclatement des grandes lacrymogènes, tout cela dans des lueurs d'incendie, la France l'a vu et s'en souviendra.

Ce matin messe et communion, mais j'avoue que j'étais troublé par les nouvelles, encore qu'elles me semblent un peu meilleures. On espère que les trains rouleront de nouveau dans huit jours.

30 mai – Partout le drapeau noir ou le drapeau rouge dans les grandes villes. Où est le drapeau tricolore ? A t-il encore un sens ? Tout à l'heure, à six heures il y aura une manifestation place de la Concorde, le cortège silencieux qui se dirigera vers l'Etoile, portant le drapeau français qu'on veut consoler de son absence ailleurs. Tout cela est confus et démoralisant.

12 juin – Hier soir, visite d'un jeune prêtre tout acquis aux idées nouvelles. Il voit dans tout ce qui se passe des appels de Dieu et l'action du Saint Esprit. En attendant, le diable nous a offert une sérénade à sa façon. La nuit était admirable. J'avais laissé la fenêtre grande ouverte. Tout à coup des éclatements sourds se sont succédés et à chaque coup mon visiteur tressaillait. N'y tenant plus, il est allé plusieurs fois à la fenêtre pour entendre ce charivari. Il s'est étonné de ce qu'il appelé mon calme olympien, car je lui disais que cela ne m'émouvait et que j'en avais entendu d'autres, en 1917 alors que j'étais en Argonne. Une assommante discussion politique a suivi. Je ne puis supporter d'entendre l'Evangile prêché par le diable avec un accompagnement de cocktails Molotov. Je crois à la non-violence, celle que le Christ l'a prêchée dans sa Passion et par sa Passion.

Mon invité m'a dit qu'il allait chaque jour à la Sorbonne « pour voir » (il est assez curieux) et aussi parce qu'il croit qu'il est bon qu'il y ait des prêtres parmi les étudiants. Me dit qu'il est monté sur une ambulance, qu'il a parlé aux étudiants et en a été applaudi. Je regrette de voir l'Eglise, dans la personne de certains prêtres parisiens, embringuée dans la machine politique. Il n'y a eu ni tués ni blessés cette nuit, mais le démon est roi du tintamarre et cela a fait une certaine impression sur mon visiteur.

19 juin – En France le travail reprend un peu partout et l'éloquence électorale coule à flots. Le calme est revenu, mais non l'insouciance d'autrefois. Tout le monde a eu peur et tout le monde en convient.

Extrait de *Ce qui reste du jour, Journal 1966-1972* in Œuvres complètes, tome 5, Editions de la Pléiade

Geneviève Piguet

C'est un tout autre ton que l'on trouvera chez Geneviève Piguet (1921-1999). Spectatrice empathique mais très détachée et sans illusion, elle donne au jour le jour un récit plein de verve des événements. Elle vit seule et consacre sa vie au chant et à la danse, partageant son temps entre sa résidence principale à Paris, Rouen où elle enseigne la danse et Beaune où elle va régulièrement pour rendre visite à sa famille. Son important journal manuscrit a été déposé à l'APA après son décès par sa sœur, le cahier consacré à l'année 1968 est sous-titré La Révolution.

6 mai : Paris est la capitale choisie pour les pourparlers de paix américano-vietnamiens. De Gaulle pavoise mais, avec sa presbytie internationale, il n'arrive pas à accommoder sa vue aux démangeaisons intestines françaises dont les manifestations d'étudiants sont un symptôme. C'est leur mal d'être à eux qui couve dans tous les coins de la terre quel que soit le régime, capitaliste, communiste, libéral ou non, mal aux racines de foudre.

11 mai : Qui aurait cru si bien dire ? Nuit d'émeute au quartier latin, barricades, charges de la police, grenades lacrymogènes, incendies, matraquages et blessés.

L'opinion publique, médusée et peu policière, penche vers les étudiants, malgré les rues déparées et les autodafés du plus pur symbole de notre civilisation, l'auto, la vache sacrée de l'occident. On a les autodafés qu'on mérite.

La mythique Sorbonne est « occupée », les étudiants en sont les maîtres, chacun son tour, n'est-ce-pas, jours historiques.

13 mai : Les mèches allumées, le feu prend aux poudres : des milliers de gens qui n'y pensaient pas, descendent dans la rue pour se joindre aux étudiants. La police ronge son frein, la pagaïe se déploie. Que dire ? Notre « à venir » à nous n'est plus guère en cause. Est-il jamais venu ? Pour moi, non. Si les jeunes en veulent un autre qui ne soit pas celui du Très Saint Riche donnez-nous des télévisions, des autos, des frigos, ils doivent s'y mettre avec les moyens du bord, non ?

17 mai : Occupé, « l'Odéon-Théâtre-de-France ». J.L. Barrault, « comédien-tragédien », déclare qu'en tant que directeur, il est mort, et rentre dans le rang. Je vais voir ça.

Dehors sur la place, sur les marches, les gens discutent par groupes, jeunes ou pas, étudiants, artistes, journalistes, passants, quelques hippies chevelus et même un vrai singe. Je fais la guerre pour entrer. Dans la salle, c'est le foutoir : des étudiants sur la scène essaient de parler et n'y arrivent pas, faute de voix, de paroles, ou de choses à dire. D'autres, au poulailler, crient, rient, apostrophent. Un vieux poète se prend pour Orphée, mais pas pour longtemps. Rejeté aux coulisses, un autre sort avec un projet de ballet, il a un gros succès, mais tout ça ce sont des amuse-gueules. On attend. Quoi ? Nul ne sait. Godot, peut-être. Au bout d'une heure, le « comité de réorganisation » paraît : six types surmenés qui ont l'air de savoir quelque chose.

On va jusqu'à les écouter dix minutes, mais le public préfère le chahut à la réorganisation. Je cède ma place aux suivants (la salle ne désemplit ni de jour ni de nuit).

20 mai : Cette fois, c'est la grève totale et générale : plus de trains, plus de métro, plus de courrier, les usines sont occupées, les bureaux fermés. De Gaulle, retour de l'étranger, fait un mot historique : « la réforme, oui, la chienlit, non. » Les gens, pour plus de sûreté, consultent leur dictionnaire, les ménagères font leurs provisions en cas de famine, les commerçants commencent à stocker. On ne trouve plus ni huile ni sucre. Au guichet des banques qui vont fermer, le bourgeois de queue, chapeauté, consomme sur place sa ration de lieux communs : les Rouges, les Jaunes, les Juifs, la Jeunesse qui n'a pas souffert, les Guerres qu'il a faites, etc.

21 mai : Je vais à mon cours de chant à pied : 2h30 de marche aller et retour. J'ai des ampoules au pied, mais mon tendon se comporte bien. La prochaine fois j'emporterai de l'eau à boire et un peu de pharmacie.

La traversée de Paris offre au piéton une belle revanche : pendant que les autos, imbriquées dans un kaléidoscope géant se traînent en lâchant une bordée de klaxons réprobateurs, le piéton, lui, s'élance la tête haute. Il passe, le passant, il abat kilomètres et obstacles droit devant lui, roi de la circulation.

25 mai : Eh bien, si ce n'est pas la révolution, ça y ressemble. Je n'en vois que la frange et le profil perdu, n'étant plus d'âge ni de taille à me fourrer dans les émeutes, à dresser des barricades, à scier des arbres, à pleurer dans les gaz et à subir l'assaut des « forces de l'ordre » (elles forcent beaucoup). L'oreille collée au transistor, j'assiste auditivement à ces nuits de déflagration. Les fourgons noirs de la police arrivent avec leur sirène.

1^{er} juin, à Beaune : Au sortir du bouillon de culture parisien, les antipodes beaunoises offrent un printemps à peine secoué. Au fond, c'est normal : la révolution ne se vit pas entre les fleurs, les cloches et les oiseaux, comme dans le bruit, le béton, et la foule. Ici, l'essence n'est

pas rationnée. À Philippe, qui en prend 50 litres, le pompiste demande seulement si « ça va la tête ». Chez nous, les ouvriers de la maison de vin ont voté à 100% la reprise du travail. Les vignes n'ont pas de sens civique : il faut sulfater, et les vigneronns sulfatent, à droite comme à gauche. Fabrice, qui avait passé l'après-midi de sa 1^{ère} communion à jouer à s'entretuer avec ses cousins dans le jeu des étudiants et des C.R.S., fait un désespoir devant la mort d'un jeune merle tombé du nid. [...] Par ici, la contestation se conteste elle-même à travers l'iris des brumes, le jet luisant des herbes et la compacité de blés verts où clignent les coquelicots.

4 juin, Paris, retour : Les poubelles sont parties, l'essence est revenue, nourrissant de monstrueux embouteillages et des éruptions de klaxons. La circulation est tout à fait normale : il y a 120 morts de week-end sur l'autoroute.

18 juin : La révolution s'estompe, l'Odéon et la Sorbonne sont évacués, fermés, gardés par la police. On écume le ragoût électoral : expulsions, répressions, arrestations des mauvais méchants de gauche. Amnistie, flatterie, câlinerie des bons méchants de droite. La liberté veut ça. L'O.R.T.F. reste en grève, les festivals sont supprimés. Adieu à la « Perséphone » de Stravinski.

23 juin : La France vote, moi pas. Pourquoi donnerais-je ma voix à une société qui ne me concerne pas. En tant que femme seule et chanteuse vivant d'un professorat de danse non patenté, socialement parlant, je n'existe pas, ni à droite, ni à gauche, ni au centre. Je ne suis ni capitaliste, ni salariée, ni fonctionnaire, ni conjointe, ni syndiquée, ni retraitée. Je ne peux même pas être révolutionnaire. À mon âge on respire mal dans la violence et l'utopie, et il y a beau temps que j'ai choisi entre l'Être et l'Avoir. Je n'ai pas attendu Marcuse. Quant à voir un jour le rassemblement des femmes seules qui chantent et qui dansent... laissez-moi suspendre les points, avec des pinces à linge sur une corde raide. S'ils s'envolent, vole mon cœur vole, alors, nous verrons.

1^{er} juillet : Le suffrage uni-vers-quoi rétablit la situation dans la Patrie qui a failli être en danger. Rien n'est perdu : des sauveurs de la France sont annoncés parmi les footballeurs. L'Église réhabilite Galilée : elle n'empêche plus la terre de tourner. Les Français partent gaiement risquer leur vie sur les routes des vacances. En juillet, c'est le programme, la révolution s'y conforme. Nous reprendrons tout ça après l'août, foi d'animal.

Extrait de *Journal d'une Beaunoise*, APA 2244

André Picherit

(1925-2008), juge en région lyonnaise, commente dans son journal les événements et manifeste, a contrario de son milieu, sa sympathie pour le mouvement, ce qui n'est pas sans conséquences sur le climat familial.

Mercredi 15 mai : Il ferait bon d'avoir 20 ans de moins, une bonne santé et être étudiant à Paris cette année. J'ai 43 ans, j'exerce une fonction sociale conservatrice de l'ordre, je vis comme un bourgeois très aisé, et cependant je me sens de tout cœur avec les étudiants. Qu'ils soient excessifs, je le concède volontiers, mais ils remuent des idées, font tomber des idoles, attaquent des poncifs, ils ont un enthousiasme, une générosité, un oubli de leurs intérêts personnels, tout cela est très sympathique. Ils sont le progrès, la vie qui monte. Je ne m'illusionne pas, je ne suis plus l'un d'eux, je ne suis même pas tenté de marcher avec eux, je suis sur la touche, mais j'applaudis.

Mercredi 22 mai : La peur des possédants sclérosés dans leur égoïsme n'est pas belle à voir. Elle me semble d'autant plus ridicule que je ne la crois pas fondée.

Pour ma part, je reste toujours assis entre deux chaises, ma situation de privilégié s'accommode mal avec mes idées de gauche.

Lundi 27 mai : M. est farouchement opposée à ces grèves, elle voit en de Gaulle un Dieu-le-Père protecteur et génial, elle se satisfait de son confort et voit dans toute action qui pourrait le troubler un attentat à sa liberté. Elle se croit au bord de la Révolution et pense à son terrain, à sa maison, à son argent, à ses privilèges. Les grévistes refusent de souscrire au Protocole : « Ces gens-là veulent tout, inutile de discuter avec eux ! ». Alors que, précisément, il ne reste que la discussion pour éviter la guerre civile. Elle ronchonne, proteste, récrimine en écoutant les informations, je m'abstiens de la contredire. Qu'importe ! Mon silence est interprété comme une approbation tacite (alors qu'en réalité, c'est bien une approbation, mais elle est nuancée). J'en deviens presque, à ses yeux, le responsable des événements actuels, elle m'impute presque le manque d'essence et les difficultés qu'elle a pour acheter du beurre. Je ne m'en défends pas. Peut-être ai-je tort. Ne devrions-nous pas, au contraire, en ces temps troublés, sentir plus forte notre solidarité familiale malgré l'opposition de nos opinions politiques ? Ne devrait-elle pas savoir que ses accès de mauvaise humeur ne me feront pas changer d'avis. Comme beaucoup de privilégiés qui ont l'œil fixé sur leurs privilèges, elle a peur.

Vendredi 31 mai : M. se montre de plus en plus pessimiste : « Je te l'avais bien dit, mais toi, tu ne t'inquiètes jamais ». Elle va jusqu'à me dire que nous devrions partir en Suisse pour attendre la fin de la guerre civile. Je lui réponds que, pour ma part, je tiens à rester en France, mais que je comprends qu'elle veuille rechercher le calme avec nos filles. Ce n'est pas ainsi qu'elle l'entend. Elle m'accuse d'égoïsme, de vouloir me débarrasser d'elle, elle soutient que mon devoir est de l'accompagner. Ses craintes me paraissent délirantes. Il y aurait même une révolution, même une Guerre civile que je ne partirais pas à l'étranger. D'abord parce que je suis curieux de voir ce qui se passe, que l'intérêt suscité par les événements nouveaux compenserait la perte du confort, enfin parce que s'expatrier est une lâcheté et que je ne m'imagine pas vivre à l'étranger. Reste la sécurité des filles, seul problème important qui serait résolu au prix de notre séparation.

Extrait de *Journal de ma traversée du printemps 1968*, APA 2549

Claude Mauriac

(1914-1996), fils aîné de François Mauriac, journaliste, romancier et surtout auteur d'un monumental journal, recomposé pour sa publication dans les vastes cycles du Temps immobile et du Temps accompli, il offre un témoignage passionnant en faisant part de ses sentiments clivés entre sympathie pour le mouvement et profond attachement au général de Gaulle dont il fut le secrétaire de 1944 à 1949.

13 mai : Nous assistons place du Châtelet, au coin du pont, à un défilé prodigieux des étudiants et des ouvriers qui dure depuis des heures déjà et qu'il n'est pas questions de traverser en voiture, toute circulation étant arrêtée. Frappé par l'ambiance de ce mouvement, peiné des slogans qui attaquent non plus le gouvernement mais de Gaulle

Impression de voir défiler, ouvriers ou étudiants, les meilleurs des français (quels bons, sympathiques visages) et désarroi de ne pouvoir, par solidarité avec une certaine politique (extérieure, mais, hélas tout se tient), m'unir à ce grand et beau mouvement. La France de de Gaulle n'est rien pour eux - mais ce sont eux qui sont la France. Je serais si facilement de cœur avec eux... Mais je ne le suis ni ne le puis d'esprit. Il y a aussi mon âge, ma classe, un sentiment très pénible d'exclusion. Trop de raison et pas assez de cœur. (Ou le refus de laisser parler le

coeur. Ou la fidélité du coeur à ce que j'approuve en de Gaulle.) Mais le gouvernement a accumulé les erreurs, les fautes.

Pour la première fois de ma vie, je me sens coupé, exclu. D'abord parce que, si je reconnais le bien fondé de nombreuses revendications universitaires (et de *toutes* les revendications ouvrières), je suis choqué dans mes habitudes de penser par ce qu'il entre de désordre, d'utopie, de déraison dans les exigences des étudiants. Mais ce ne serait rien, je me ferais violence et passerais sur les détails au fond sans importance (ce qui compte c'est ce grand et beau sursaut, cette remise en question totale d'une société elle-même aberrante) s'il n'y avait de Gaulle. Je ne me sens pas le droit, de moi-même à moi-même, de l'abandonner. Ni d'abandonner ce qui en moi, jusqu'à aujourd'hui, l'a approuvé.

23 mai : Grève partout et de presque tout dans le pays en grande partie paralysé. Cela, c'est l'histoire ; inutile de noter ici ce dont la France ne perdra pas la mémoire. Mais ceci, c'est moi : ce déchirement entre les réactions de gauche de mon cœur et de droite de mon esprit. Entre la justice et l'ordre, toujours le même débat. Il me divise comme la France : je suis partagé, selon que je pense à une certaine idée de la France (qui est celle de de Gaulle) ou à une idée, non moins certaine, impérieuse, de l'humanité, d'un minimum d'humanité que notre société méconnaît.

27 mai : Je vais assister à Suresnes aux Etats Généraux du cinéma. Grande impression de solitude. Certains confrères sont avec moi d'une froideur toute nouvelle. Je vois Anne et Jean-Luc Godard. Je lui dis qu'il a été prophétique avec sa *Chinoise* que nous jugions absurde et qui n'étonnerait plus aujourd'hui. Il me répond, non sans emphase : « Ce n'est pas moi. C'est Mao. » Et il me précise qu'il a écrit le texte de son film avec des tracts et des déclarations de Cohn-Bendit, alors tout à fait inconnu.

Passé avenue Théophile-Gautier (on économise les deniers litres d'essence, j'étais sur le chemin ou presque). Mon père calme mais accablé. Il a écrit trois pages de son roman le matin et fait des arrangements dans son petit cabinet de travail. Réflexe vital.

30 mai : Discours de de Gaulle à la radio... Claire, Luce, Dominique, moi au salon... D'abord satisfait, puis inquiet, stupéfait par tant de violence, blessé par l'attaque contre Mendès, apeuré par ce ton, aussi ferme qu'il était l'autre jour défait à la T.V. Ce n'est plus cet homme vieilli, vaincu, mais le de Gaulle des grands jours. Je le compris le soir, au retour de la manifestation décevante mais imposante à laquelle j'assistai sans y participer. Pour ce que j'en vis, elle rappelait certains défilés de droite et de classe. Dans l'intervalle, et sur les Champs Elysées même, j'avais entièrement lâché de Gaulle : il ne laissait aucune chance à l'apaisement, c'était la guerre civile immédiate. J'avais choisi mon camp qui n'était pas le sien.

Très vite pourtant on s'aperçut que rien ne bougeait. Nous traversions au retour le boulevard Saint-Michel on ne peut plus calme. Les premières réactions, hostiles, bien sûr des syndicats étaient moins violentes qu'on pouvait le craindre. Bien plus : les revendications sociales réapparaissaient au premier plan, une sourdine étant déjà mise aux revendications politiques.

Impression de soulagement : La France, abandonnée, avait retrouvé un maître. Si on pouvait aller aux élections annoncées (l'Assemblée ayant été dissoute) et quel que soit le résultat des élections, la démocratie était sauvée.

Extrait de *Et comme l'espérance est violente (Le Temps immobile, tome 3)*,
Editions Grasset, 1976

Mariette Daly

Quelle fraîcheur de témoignage chez Mariette Daly, une lycéenne de province, née en 1951. Elle découvre combien ses revendications et ses aspirations sont celles de toute une génération et fait entendre dans le vif de l'instant les tensions entre découverte de l'amour et désir d'engagement politique.

Mardi 21 mai, 20h30

Nous sommes en train de vivre une aventure merveilleuse nous changeons la face du monde, c'est la révolution, c'est exaltant. Nous nous comprenons nous sommes sensibles à des tas de problèmes dont nous n'avons même pas soupçonné l'existence il y a une semaine, nous sommes responsables nous avons acquis en quelques heures une maturité que normalement nous n'aurions acquise qu'en plusieurs années et tout ça les adultes ne le comprennent pas nous ne nous révoltons pas contre eux mais nous voulons qu'ils prennent conscience que leurs attitudes et leurs idées sont périmées, que cette vieille notion d'autorité n'a plus aucun sens que nous voulons être compris, guidés, aidés mais qu'on nous laisse libres. Pourquoi cet égoïsme et ce repliement sur eux-mêmes, leur sécurité, leur salaire, leur petite vie bourgeoise avec leurs petits soucis. C'est cette société d'inconscients et de bourgeois que nous voulons détruire. L'enthousiasme et la vérité ne sont pas un privilège de la jeunesse il faudrait qu'ils le sachent il faut que ça change nous ne pouvons pas continuer à vivoter ainsi comme nous l'avons fait jusqu'à présent. C'est une vraie chance d'être jeune et de vivre, de faire cette transformation.

Il est bien dommage qu'il y ait Michel et que Michel m'aime (il l'a dit ce soir, il y eut aussi ce soir notre premier baiser) cela perturbe un peu « cette révolution » il faut que je m'occupe un peu de cet amour et c'est bien dommage parce que c'est autant de temps perdu. Cela je ne crois pas que Michel le comprenne son horizon en ce moment c'est moi, moi je voudrais tant qu'il bouge aussi qu'il parle qu'il revendique quelque chose bref qu'il soit moins indifférent. Il est jeune pourtant. Un peu d'enthousiasme lui ferait du bien. Ça m'ennuie pas mal parce que par définition je suis incapable d'aimer ce genre de personne. Enfin laissons ce genre de problème de côté pour l'instant parce qu'il est largement secondaire, quand tout sera calmé on en parlera à tête reposée.

Le plus important c'est la réunion de demain matin et le meeting de demain après-midi, il y aura bien sûr Michel mais de toute manière je l'ignorerai le plus possible (ce sera difficile parce que quand il est là je me contrôle difficilement et je ne peux me séparer de lui, enfin on verra demain...)

Extrait de *Journal*, APA 2271

Françoise Bonnot-Jörgens

Les textes déposés à l'APA permettent aussi de suivre au plus près et de l'intérieur certains moments de l'événement, constituant ainsi une source précieuse pour l'historien. Ainsi du témoignage de Françoise Bonnot cette journée du 3 mai, où tout commence et qui montre combien le mouvement s'est développé spontanément, à la surprise même des étudiants les plus politisés.

Etudiante d'origine modeste, née en 1943 à Joigny elle a rejoint Paris en 1966. Ses journaux sont un témoignage précis sur l'intégration difficile d'une jeune provinciale, sur l'ambiance des années précédant 68 et sur les événements eux-mêmes auxquels elle participe en tant que militante du GLM (le Groupe de Lettres Modernes au sein du syndicat étudiant UNEF).

Le matin du 3, j'étais dans un café non loin de la Sorbonne, car j'avais rendez-vous avec un copain pour travailler. Il n'est pas venu. Par contre, j'ai vu des garçons que je connais vaguement, des militants qui m'ont dit que les fascistes d'Occident préparaient une attaque contre l'extrême-gauche ! Depuis quelque temps, ils sont très agressifs. Le 2 mai ils ont saccagé et brûlé les locaux de l'UNEF à la Sorbonne.

Je suis restée dans le café où j'ai travaillé seule jusqu'à 11h30. Puis je suis allée cour de la Sorbonne pour voir le meeting de soutien aux étudiants de Nanterre qui doivent passer en conseil de discipline. Cohn-Bendit a fait un petit discours et a été interviewé par des journalistes. Mais les gens du meeting ne parlaient que de l'attaque attendue d'Occident et discutaient de quelle façon il fallait les recevoir. J'ai retrouvé les copains du GLM dont Evelyne avec qui j'avais rendez-vous à midi. À une heure, nous sommes allés manger au restau-U et à deux heures nous sommes repassés cour de la Sorbonne. Le meeting continuait avec tous les militants responsables des divers groupuscules. L'administration était en train de fermer la bibliothèque et essayait de faire sortir les étudiants qui se trouvaient à la Sorbonne. Les participants du meeting ont refusé de quitter la cour de la Sorbonne. Mes camarades du GLM et moi, nous sommes partis, nous avions rendez-vous ailleurs.

À 16h30, un copain est venu nous annoncer que les flics étaient rentrés à la Sorbonne, ce qui ne s'était jamais fait ! La police n'a pas le droit de pénétrer dans l'enceinte de la Sorbonne, sauf si le recteur les appelle. C'était le cas mais ça n'était jamais arrivé et tout le monde était scandalisé !

Nous sommes retournés au Quartier qui était noir de monde, il y avait aussi des flics partout, ça faisait une impression terrible de les voir casqués, bottés, l'arme à la main. Il y avait la garde mobile avec des fusils et des mitraillettes. Puis tout de suite après j'ai vu un car de police qui passait et des garçons qui lançaient des pierres, des tables ! Toutes les vitres du car étaient cassées ! Quelques gars commençaient à desceller des pavés. Nous étions surpris par ces bagarres spontanées, elles ne venaient pas des organisations militantes. D'ailleurs, quelqu'un nous dit que tous ceux du meeting de la cour de la Sorbonne avaient été embarqués par les flics qui les avaient fait entrer à coups de matraque dans les cars de police !

Les étudiants qui se trouvaient à la rue puisqu'on avait fermé la fac étaient indignés, d'autant plus que la police les maltraitait et même embarquait ceux qui manifestaient trop haut leur indignation !

Des étudiants a fait une belle barricade Boulevard Saint-Michel mais je n'étais pas à cet endroit. Là où j'étais avec les copains, ce n'était pas très violent.

Après nous nous sommes retrouvés chez une camarade qui habite dans le quartier. Nous avons discuté et écouté les informations. La mère de la copine avait vu une fille matraquée à mort par les flics et nous voulions savoir si ces violences policières étaient une exception ou non. Mais bien sûr il n'y avait aucune nouvelle de ce genre à la radio.

Nous pensions qu'il fallait faire quelque chose, s'organiser. À 11 heures du soir, nous sommes donc allés au bureau national de l'UNEF qui se trouve rue Soufflot mais il n'y avait pas grand monde, seulement quelques mecs du syndicat qui discutaient sans prendre de décision.

À minuit nous sommes allés à l'ENS rue d'Ulm. À l'intérieur de l'École il y avait une atmosphère d'excitation et d'action. Des étudiants essayaient de s'organiser pour tirer des tracts, mettre les gens au courant de ce qui s'était passé, rétablir la vérité (faussée par la presse) afin que la population ne se monte pas contre les étudiants.

Une heure du matin. Nous voilà aux Halles en train de distribuer nos tracts. Les forts des Halles déchargeaient les camions, ne nous écoutaient pas et ne semblaient pas du tout intéressés ni par nos tracts ni par nos discours. Écœurés, nous sommes allés dans un café pour manger une soupe à l'oignon (nous n'avions pas encore mangé). Et à deux heures nous revoilà dans la

chambre de la copine. Nous avons discuté avec des copains ouvriers ramenés par un camarade. Ils ont critiqué nos tracts, mal faits pour des non-étudiants, n'éveillant ni l'intérêt ni la sympathie des ouvriers. Nous avons décidé de refaire les tracts et à 3h30 nous sommes repartis pour l'ENS dans le but de formuler et de ronéotyper de nouveaux tracts. À 5h nous nous endormions en essayant de rédiger nos tracts !

Je suis partie avec une copine, nous avons pris un chocolat dans un café, où nous avons rencontré des garçons qui étaient à la manif et nous avons encore discuté jusqu'à 6h30 !

À 7h, enfin, je me couchais !

Extrait de *La soixante-huitarde*, APA 1627

Jean Simon

Mai 68 c'est aussi un immense mouvement ouvrier, souvent bien moins documenté. A ce titre le texte que Jean Simon, né en 1927, a déposé à l'APA est un document passionnant qui permet de suivre quasiment d'heure en heure le mouvement chez les cheminots de Sète mais aussi, bien loin des émeutes étudiantes parisiennes, les formes d'auto-organisation mise en place dans la ville. On entendra ici son récit du déclenchement de la grève.

17 mai

Ici, dans cette ville resserrée entre la mer et les étangs, rien n'a encore vraiment bougé. Un à un, accompagnés de leurs essaims de mouettes avides et criardes, les chalutiers embouquent la passe du brise-lames vers la criée où le « chanteur » se prépare à égrener ses litanies de chiffres décroissants. Lentement, presque paresseusement, quelques grues vident les cales des cargos inanimés. Dans les chemins de Saint Clair, sur les quais, les bords des canaux, des métairies au Quartier Haut, les Sétois vaquent à leurs affaires, à leurs plaisirs, comme par n'importe quel après-midi ensoleillé de Mai.

Et pourtant, on sent, à la gare, tant parmi les voyageurs que chez les cheminots, une attente, une inquiétude diffuse. Sur quoi vont déboucher ces manifestations, ces grèves, ces brutalités policières. Quelque regard que l'on porte sur le mouvement étudiant, qui peut oublier que ces jeunes gens pourraient être nos enfants, qui protestent et que l'on matraque.

L'après-midi vite passé, sitôt revenu à la maison, je me mets à l'écoute... les radios diffusent presque sans interruption, communiqués, bulletins, nouvelles. Le mouvement étudiant s'ouvre sur des grèves de plus en plus nombreuses, sur un relais de certaines centrales ouvrières. Est-il possible ici, à Sète, chez les cheminots en particulier, de rester en marge de ce qui en ce moment même se développe dans tout le pays ?

Jacky Selles, secrétaire de mon syndicat, demeure au Château Vert, à quelques pas. Je le trouve chez lui, entre deux réunions, a-t-il seulement eu le temps d'écouter les nouvelles ? Rapide discussion. Nous descendons à la Bourse du Travail où tout semble calme. Nous nous regardons... : deux militants ouvriers « de la base » comme on a coutume de le dire, et la décision à prendre de démarrer un mouvement dont nul ne peut dire sur quoi il débouchera. [...]

21h30 devant la gare, les militants CGT et CFDT arrivent. Rapide point de la situation. Chacun sait pourquoi il est là. On y va ... ? Téléphoner tout d'abord aux gares de la région... ; Alès, Nîmes, Marseille ont débrayé. Nous ne sommes pas seuls... ! Puis contacter les équipes de nuit de la gare voyageurs, bagagistes, quai, sécurités guichets, bureaux encore ouverts. Il est à peine besoin de discuter. Sans réticence les compagnons décident d'arrêter le travail immédiatement et d'occuper les locaux. La gare est presque déserte, le bagagiste ferme sa grille, le billettiste son guichet, le bureaucrate range ses papiers, éteint la lampe, les aiguilleurs mettent les signaux au rouge, ferment les portes et descendent en gare. Seul veille le chef de sécurité sous sa loupote, au milieu de ses téléphones, pour assurer cette indispensable sécurité jusqu'au passage du dernier train.

Dans la France entière, les gares sont touchées, sur la région, le mouvement prend corps ; l'un après l'autre, les centres importants « tombent le feu ».

Alors survient le premier problème... : la gare de Béziers annonce deux trains complets de pèlerins italiens en provenance de Lourdes, transportant des malades, et demande l'autorisation de les faire passer. Un rapide conseil décide de les faire circuler le plus rapidement possible. Accord à Béziers, qui prévient Narbonne où attendent les trains, et qui n'est pas encore entré dans l'action. Mais qu'attendent-ils donc là-bas, nos camarades... !

Minuit... : Narbonne rappelle. Au bout du fil, le comité de grève... ! ils sont partis... ! les trains aussi. Nous accompagnons les aiguilleurs volontaires dans les postes des voies principales. Signaux au vert. Le premier pèlerin passe, puis le second. Un conducteur nous fait signe. Dans les voitures tout le monde dort sans soupçonner ce qui se joue cette nuit autour de son voyage. Voici les derniers convois qui passeront à Sète avant un bout de temps.

Extrait de *Mai, je me souviens*, APA 1635-2

Charles Juliet

Né en 1934, dans une famille pauvre, recueilli dans une famille de paysans suisses après une tentative de suicide de sa mère, il entre dans une école militaire dès douze ans. L'exploration intérieure est au cœur de son œuvre multiple, Journal, récits, poèmes, nouvelles, essais et pièces de théâtre.

Avec lui nous entendrons pour conclure un texte qui s'éloigne des événements eux-mêmes mais qui, avec cette sensibilité à vif qu'on lui connaît, nous fait ressentir la trace profonde que ceux-ci ont pu laisser chez beaucoup.

Mai 68 :

A quelques secondes près, j'ai failli me faire prendre, avec la voiture de Mysou, dans l'une des premières sérieuses bagarres qui ont émaillé ce mois de mai.

Bien des instants que j'ai vécu quand étais enfant de troupe-sentiment d'être humilié, détruit, brusque irruption de la révolte, violent soliloque pour crier le refus, expliquer qu'on n'est pas un matricule, une simple unité dans un ensemble, qu'on porte en soi des désirs et des aspirations auxquels il n'est jamais fait droit, qu'on a besoin de voir l'autre laisser tomber ses peurs et sa méfiance, qu'on a faim de pouvoir émettre et recevoir une parole vraie, qu'au lieu de participer à la foire d'empoigne, il serait préférable d'admettre que tous, nous sommes incertains, angoissés, malheureux, que nous avons une soif ardente de considération, de dignité, de tendresse... - j'ai le sentiment que c'est la France entière qui les vit.

Tant de gens ne savent pas se dégager d'une vision fragmentaire. Demeurant prisonnier des brumes et bourrasques dont s'accompagne tout grave événement affectant l'ensemble d'un pays, de sorte qu'ils se montrent incapables de tenter de saisir ce qui se passe, d'en percevoir l'essence et en dégager la signification.

Des idées que je ruminais dans mon coin, ou que j'essayais parfois de communiquer, mais sans succès. Mon plaisir tout égoïste à découvrir des milliers de jeunes les pensent avec moi, qu'elles circulent maintenant dans la rue. Que je ne suis plus à part.

Plaisir de voir surgir dans le bleu du ciel la verte flamme ardente d'un haut peuplier d'Italie.

Juin :

Venue d'on ne sait trop / quel lointain / une lame de fond a giflé / ces jours la France à toute volée / l'a secouée jusqu'en ses racines / tirée avec violence / de sa torpeur / des forces impatientes / brouillonnes et bouillonnantes / ont surgi / fait sauter le noir couvercle / dérailler la lourde machine / dont on ne savait plus combien / elle nous asservissait nous étouffait / écrasait la vie / ont éclaté / les enceintes les remparts / les barrages les mesures / et le flot d'une

parole / ivre de sa liberté recouvrée / s'est répandu / comme une haute lame / qui déferle / a ouvert par millions / la prison des consciences / y a jeté une lumière cinglante / déposé le ferment / qui enjoignait à ceux / qui subissait le joug / de se redresser dire non / mettre fin au règne de la peur / réexaminer le décor / engager l'existence / sur les amples chemins ./ de la vie vraie

Ne jamais perdre de vue / que moi je suis toi / que nous avons à nous comprendre / non chercher à réciproquement / nous dominer nous humilier / nous meurtrir.

Très vite ces eaux / d'une nouvelle fécondité / vont refluer / être chassées rendues inertes / enfermées derrière des digues.

Mais elles ont pénétré / en terre / et tous nous savons / que là où un raz de marée / a catapulté / sur tout un pays / la fureur de sa vague / rien ne peut faire / que le paysage ne soit plus / comme avant.

Extrait de *Lueur après labour, Journal III (1968-1981)* (POL poche, 2017, p 20-23)

*Lecture préparée par l'APA, Association pour
l'autobiographie et le patrimoine autobiographique*

